

PETER HESSEL

**LE MYSTÈRE
DE L'AVIATEUR QUÉBÉCOIS**

édition mise à jour par l'auteur

e² Éditions
au
Carré



Les Éditions au Carré inc.
Téléphone : 514-949-7368
editeur@editionsaucarre.com
www.editionsaucarre.com

Dessin de la couverture : JULIE LAROCQUE
Pages couvertures : QUAND LE CHAT EST PARTI...
Mise en pages : ÉDISCRIPT ENR.

Publié originalement en anglais sous le titre *The Mystery of Frankenberg's Canadian Airman*, par James Lorimer & Company en 2005 et en allemand, sous le titre *Das Rätsel um den Kanadischen Flieger*, par Sax Verlag en 2007. L'édition en français a été mise à jour par l'auteur.

Les Éditions au Carré désirent remercier tout spécialement la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) : sans son assistance financière au-delà du soutien accordé par leur programme de publication, ce livre n'aurait pu être publié. Nous désirons aussi remercier le Fonds canadien du livre de Patrimoine Canada pour leur appui.



Toute reproduction intégrale ou partielle de cet ouvrage par quelque procédé que ce soit, et notamment par numérisation, photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans une autorisation écrite de l'auteur.

Une mention spéciale de gratitude va à M. Michel Bissonnet, maire de l'arrondissement de Saint-Léonard et membre du comité exécutif de la Ville de Montréal qui nous a encouragé pour que cette tragédie soit soulignée officiellement ainsi qu'à l'escadron Alouette, son commandant, le colonel Paul Prévost, à M. Claude Chamberland, coordonnateur-conservateur du Musée de la Défense aérienne du 3^e escadre à Bagotville, qui ont bien voulu que la base soit l'hôte du lancement de ce livre sur le sort tragique d'un de leurs compagnons d'armes.

© Les Éditions au Carré inc., 2012
pour l'édition française au Canada

Dépôt légal : 2^e trimestre 2012
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
ISBN 978-2-923335-34-6

DISTRIBUTION

Prologue inc.
1650, boul. Lionel-Bertrand
Boisbriand (Québec) Canada J7H 1N7
Téléphone : 1 800 363-2864
Télécopieur : 1 800 361-8088
prologue@prologue.ca
www.prologue.ca

TABLE

Avant-propos.....	9
1 Frankenburg, printemps 1945.....	11
2 Opération Thunderclap.....	22
3 Sur les traces de Denison.....	35
4 De retour à la table de travail.....	42
5 Par procédé d'élimination.....	50
6 Chemnitz, la cible.....	62
7 Sur la piste des documents.....	77
8 Les témoins oculaires.....	87
9 Les aviateurs terroristes.....	98
10 Eurêka !.....	108
11 « Du bon matériel ».....	116
12 Le dernier vol du Q Queen.....	129
13 Le numéro chanceux : le parachute 13.....	142
14 Drebach.....	151
15 Le plus proche parent.....	164
16 « Mon Journal outremer ».....	174
17 Six ans plus tard.....	189
18 Leur demander pardon.....	203
Annexe I Séquence des événements les plus significatifs de la Deuxième Guerre mondiale en relation avec les opérations de bombardement. Un exemple d'escalade meurtrière lors d'un conflit.....	209
Annexe II Pertes d'avions et de membres d'équipage au sein du Bomber Command au cours des opérations contre Chemnitz les 5 et 6 mars 1945.....	214
Annexe III Aviateurs canadiens assassinés au cours de la dernière année de la Deuxième Guerre mondiale.....	215
Remerciements.....	219





AVANT-PROPOS

Voici le récit véridique d'une intrigue meurtrière, présenté dans le cadre de l'Année de l'ancien combattant. Il traite de la guerre, de la politique, de la vérité, mais par-dessus tout de la terreur sous tous ses angles. Tout cela raconté par un Allemand qui a survécu tant aux horreurs du nazisme qu'à l'impitoyable offensive des bombardiers alliés menée contre l'Allemagne. Le récit d'un homme qui a su résoudre un grossier mystère que les autorités canadiennes avaient pourtant choisi d'oublier.

Durant les derniers mois de la guerre, nos alliés soviétiques ont accusé leurs alliés occidentaux de leur laisser porter les plus lourds fardeaux du sang. Notre réponse fut l'opération Thunderclap : la destruction de Dresde, de Chemnitz et d'autres villes saxonnes jusqu'ici épargnées. Peter Hessel avait treize ans en 1945, alors que finissait une guerre qui avait d'abord conduit sa famille de Chemnitz à la Pologne, puis comme réfugiée dans la petite ville de garnison de Frankenberg vers la toute fin. Sur une rue non loin de celle où lui et sa famille vivaient, un jeune prisonnier de guerre canadien avait été battu à mort, alors que son escorte armée observait passivement la scène. Était-ce un acte de vengeance spontané par des civils animés d'une fureur incontrôlable causée par le bombardement, ou un geste orchestré par des nazis locaux répondant aux ordres de Josef Goebbels ?

Ce n'est que quelques semaines plus tard que les Américains et les troupes soviétiques ont libéré Frankenberg. La victoire alliée faisait alors un crime de guerre d'un tel meurtre. Cependant, les enquêteurs canadiens des crimes de guerre se sont bien vite retirés du cas. La Saxe faisait désormais partie de la zone soviétique et les relations Est-Ouest étaient déjà difficiles. Peut-être aussi avaient-ils suffisamment à faire ailleurs, y compris à poursuivre le tristement fameux général Kurt Meyer, dont la 12^e Division SS «Hitler Jugend» avait tué un grand nombre des prisonniers canadiens.

Peter Hessel a émigré au Canada après la guerre où il devint un loyal citoyen et fonctionnaire. Un concours de circonstances jumelé à sa propre personnalité l'a persuadé d'agir là où son pays d'adoption avait choisi de baisser les bras. Au moment de sa retraite, il décida





d'élucider le mystère de cet aviateur canadien mort tragiquement à Frankenberg.

Tout aussi ignorant de notre histoire militaire que la plupart des Canadiens, sa première surprenante découverte fut de constater à quel point les Canadiens avaient grandement participé à l'opération Thunderclap. Ils y avaient essuyé jusqu'à quarante pour cent de pertes. Ce sont également eux qui avaient largué au moins le tiers des bombes qui dévastèrent sa ville natale, donnant lieu à de nombreuses tragédies : de jeunes enfants brûlés vifs dans leur propre maison, des civils noyés dans des abris souterrains sous les excréments lors des éclatements des fosses septiques, et de vieilles dames mortes au bout de leur sang ou asphyxiées près de sorties de secours bloquées par les débris causés par les bombes.

Faisant preuve d'un courage impressionnant, d'efforts et d'ingéniosité, Peter Hessel entreprit des recherches sur cet aviateur canadien laissé en plan, dont le décès bien inutile s'ajoutait à tant d'autres. L'auteur fut encouragé par la sympathie et l'intérêt démontrés tant par des Allemands que des Canadiens, sans doute intrigués par le mystère et trop souvent frustrés des nombreuses impasses et zones grises qui accompagnent à maintes reprises les enquêtes. Qui donc était la jeune victime ? Et qui l'avait tuée ?

Ici, comme en Allemagne, aucune source officielle ne put fournir de réponse plausible. Pas plus qu'une foule de personnes qui savaient des choses à propos de cet événement, mais jamais suffisamment. Pourtant, en dépit des dépenses engendrées et des échecs répétés, Hessel continua ses recherches.

La fin du livre vous dévoilera les réponses obtenues par Hessel. Elle fournira des explications aux questions intrigantes à savoir pourquoi et comment ces tragédies se sont produites pour ensuite être oubliées. Des éclaircissements qui devraient éveiller votre esprit pendant un long moment... peut-être même pour toujours.

DESMOND MORTON
professeur d'histoire
Université McGill
juin 2005



1

FRANKENBURG, PRINTEMPS 1945

7 mai 1945

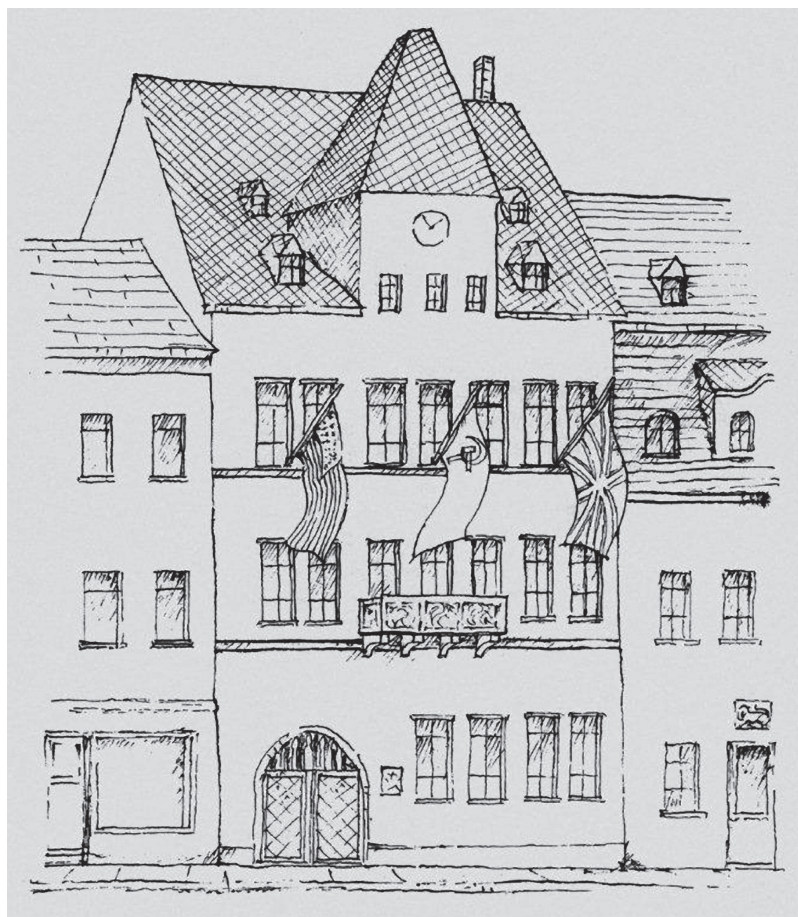
Depuis plusieurs jours et plusieurs nuits, nous nous étions réfugiés dans l'abri de raid aérien de la cave de notre maison. La pièce ne possédait aucune fenêtre. Seule une ampoule se balançait au plafond. Et assez rapidement, elle s'était mise à clignoter pour s'éteindre finalement. Le courant était désormais coupé. Nous étions dans l'obscurité totale. De temps à autre, quelqu'un allumait une faible lampe de poche. Quelques personnes fumaient. J'apercevais une lueur rouge et vacillante qui l'indiquait ici et là. Ma mère aussi fumait. Personne ne s'y était opposé. J'ai pensé que ça pourrait être sa dernière cigarette. Il y avait un courant d'air provenant de quelque part, mais l'air inhalé était fétide. Dehors, tout était tranquille, mais personne n'osait aller voir. Soudain, un fort cognement retentit sur la porte de cave. La voix d'un homme a crié en allemand: « Vous pouvez tous sortir, les Américains sont ici. » Nous sommes sortis en rampant sous la poutre en acier placée à l'entrée de l'abri. J'ai dû protéger mes yeux de la lumière du soleil. Puis j'ai pris quelques profondes inspirations pour respirer l'air du printemps.

— La guerre est-elle terminée, a lancé une femme ?

— Pas encore, mais elle ne peut plus durer bien longtemps.

Je suis monté changer mon pyjama pour une paire de shorts en velours côtelé et une chemise blanche. Je me suis alors rendu au centre-ville à pied, jusqu'à la place du marché. Je m'attendais à voir des hordes de soldats américains avec des chars d'assaut et des fusils. Au lieu de cela, il n'y avait qu'une poignée de jeeps stationnées en groupe devant l'Hôtel de ville.

Ici, quelqu'un avait hissé trois drapeaux ennemis : la Bannière étoilée, l'Union Jack et, au centre, le Marteau et la Faucille de l'Union soviétique. C'était la première fois que j'apercevais des hommes à la peau noire. Ils m'ont semblé étrangers, apeurants, particulièrement dans leurs uniformes de l'armée américaine. Pourtant, j'ai été étonné



L'hôtel de ville de Frankenberg arborant les trois drapeaux alliés en mai 1945.

par l'attitude calme et désinvolte de ces soldats. Certains flânaient à l'intérieur des jeeps sans capote, laissant pendre leurs pieds au-dessus des côtés. D'autres se reposaient sur le trottoir en grillant une cigarette, leurs mitraillettes déposées à terre devant eux. Une poignée de motos étaient garées au coin. Était-ce la fin de la guerre? Un soldat avait cloué une grande affiche sur la porte principale de l'hôtel de ville. Les mots étaient écrits en allemand. On nous donnait l'ordre de rapporter nos armes et tout autre matériel militaire à un point de collecte à l'hôtel de ville. Toute personne désobéissant à cet ordre subirait le *Todesstrafe* (la peine de mort). J'ai couru d'un seul trait jusqu'à la maison, où j'ai alors saisi une pelle et déterré mon trésor.



FRANKENBURG, PRINTEMPS 1945

13

Quelques jours auparavant, j'avais creusé un profond trou dans le jardin derrière la maison. J'y avais enterré mon nouveau pistolet à fusées éclairantes et ses munitions, l'exemplaire de *Mein Kampf* que j'avais gagné dans un concours de composition, ma photo encadrée du Führer, mon poignard de la Jeunesse hitlérienne dans sa gaine en cuir, et l'une de mes plus précieuses possessions : mon badge de tireur d'élite en forme de diamant, orné du svastika.

J'ai sorti mon pistolet à fusées éclairantes, sa boîte de munitions et mon couteau. J'ai laissé les autres choses dans le trou, les recouvrant rapidement de terre pour ensuite couvrir l'endroit d'un baril pour eau de pluie vide. Ma tante m'a remis le sabre de cérémonie d'officier de son mari et elle m'a dit de le donner aux Américains. Nous n'avions ainsi plus aucune autre arme dans la maison.

Je suis retourné à la place du marché en apportant le pistolet, le couteau, le sabre de mon oncle et la boîte de munitions. J'ai pris place dans une file d'attente disciplinée, formée de gens tenant toutes sortes d'armes y compris quelques fusils de chasse et des pistolets antiques. Une table avait été installée dans le hall à l'intérieur de l'hôtel de ville. À chacune de ses extrémités se tenait un soldat. Un autre, qui s'appelait, ai-je appris, Lou tenant, était assis sur une chaise derrière cette table. Ce fut enfin à mon tour de rendre mes armes. Le lieutenant a pointé du doigt la boîte que je tenais sous le bras et m'a demandé en anglais :

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

Fier de l'avoir compris, j'ai répondu :

— Munitions.

— Oh, tu parles anglais ?

— Je peux parler un peu, lui ai-je répondu.

Il a regardé à l'intérieur de la boîte et a souri en apercevant les fusées. Puis, il a pris mon couteau, l'a minutieusement examiné, le pesant au creux de sa main. Le pommeau était orné d'une croix gammée noire sur un fond en forme de diamant blanc et rouge.

— Toi, dans Jeunesse hitlérienne, a-t-il demandé ?

— Dans le *Jungvolk*. J'ai n'ai que treize ans.

— C'est ton épée ?

Je n'ai pas compris ce que le mot épée signifiait.

— C'est la tienne ?

— Non, monsieur. Elle est à mon oncle.

— Et où est ton oncle ?

— Au front. Enfin, je ne sais pas.

Il a mis la main dans sa poche pour en retirer une barre de chocolat, puis en a cassé quelques morceaux qu'il m'a tendus.

— Tiens, du chocolat américain.

— Merci, monsieur, ai-je bégayé.





Ce fut ma toute première conversation en anglais en dehors d'une salle de classe.

Nous étions en février 2004. J'avais suffisamment écrit. Mes mémoires étaient achevées. Tous ces souvenirs d'enfance sur lesquels j'avais travaillé pendant des années, rédigés par bribes. Ils couvraient les premières années du régime nazi en Allemagne, lors de cette période d'avant-guerre où déjà, lentement, mais systématiquement, on m'avait endoctriné dans l'idéologie nationale-socialiste. J'avais vécu plusieurs cauchemars à la suite de ces réminiscences et de l'écriture de mes expériences vécues au cours de ces six années de guerre. J'avais finalement décidé de m'arrêter là, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, en mai 1945, après avoir noirci plus de trois cents pages. Le printemps de cette dernière année de guerre marquait la fin abrupte de mon enfance. J'avais suffisamment écrit.

Pas question d'aller plus loin. Puis, j'ai simplement voulu resserer l'histoire, ajouter quelques détails factuels. Sur Internet, j'ai tenté de trouver des faits relatifs à la fin de la guerre, mais spécifiques à Frankenberg. Quelle unité de Wehrmacht avait été postée aux immenses baraques de Frankenberg — à seulement cinq minutes de là où j'avais vécu ? Quelle unité de l'armée américaine avait bombardé la ville avec son artillerie lourde ? Quelles troupes américaines étaient soudainement apparues à Frankenberg le 7 mai 1945, le jour avant que la guerre ne cesse ? Quelle unité de l'Armée rouge avait occupé la ville dès le jour suivant, après que les Américains se soient retirés et aient laissé la ville aux Soviétiques ?

Le 22 février 2004, j'ai tapé au clavier les mots *Frankenberg 1945*, en espérant trouver quelques réponses. Plusieurs sites Web intéressants ont fait surface. L'un d'entre eux, mis en ligne par un dénommé Ulrich Koch en Allemagne, semblait pointer exactement vers la bonne direction. Il mentionnait qu'un homme appelé Ernst Rossberg avait écrit sur « la brève occupation américaine des régions de l'est de l'Allemagne en 1945 ». Le site Web contenait quelques informations pertinentes à propos des unités militaires allemandes, américaines et soviétiques opérant dans la région de Frankenberg à la fin de la guerre. Quelques-unes des dates, ainsi que la durée de l'occupation américaine, ne correspondaient cependant pas aux souvenirs inscrits dans mon journal intime. Ulrich Koch recherchait des témoins oculaires qui se souviendraient des derniers jours de la guerre en Saxe. Je lui ai envoyé un courriel lui mentionnant me souvenir clairement de l'arrivée des Américains à Frankenberg en mai 1945.





FRANKENBURG, PRINTEMPS 1945

15

Le soir, le téléphone a sonné. L'interlocuteur était effectivement Ulrich Koch, un réalisateur de films documentaires de Berlin. Il avait reçu mon courriel et désirait me parler au sujet de Frankenberg. Il m'a communiqué le résumé de ses archives : l'unité américaine qui avait tenu la ville sous ses tirs appartenait aux 302^e et 355^e bataillons d'artillerie de la 76^e division d'infanterie. (J'ai appris plus tard que les soldats américains qui étaient brièvement entrés à Frankenberg le 7 mai 1945 appartenaient au 2^e bataillon du 76^e régiment d'infanterie des États-Unis, sous le commandement du lieutenant-colonel Donald Richardson.) J'ai joyeusement pris en notes les renseignements. Ce fut un long appel téléphonique. J'ai figuré qu'il était passé deux heures du matin à Berlin. Lorsque je le lui ai mentionné, le D^r Koch a ri. Un oiseau de nuit, un bourreau de travail.

— Ainsi vous vivez maintenant au Canada, et vous avez habité Frankenberg. Comme c'est intéressant. Vous saviez qu'un Canadien a été assassiné par les SS dans les rues de Frankenberg ?

Non, je n'en savais rien.

— Quand, ai-je demandé ?

— À la toute fin de la guerre. Je vérifierai et vous enverrez les renseignements exacts à ce sujet. Je pense qu'il a été enterré en tant que Canadien inconnu.

— Comment un Canadien a-t-il pu aboutir à Frankenberg à ce moment-là ?

— Vous avez dit que vous étiez né à Chemnitz. Vous devez sûrement savoir que les Canadiens ont joué un rôle très important dans la destruction de votre ville ?

Non, je n'en avais jamais rien su. Pour tout dire, j'ai également trouvé cela difficile à croire.

— Je n'en avais aucune idée. Je croyais que c'était les Britanniques, la nuit, et les Américains, durant le jour. Je sais, naturellement, que quelques Canadiens les accompagnaient. Est-ce que c'est ce que vous voulez dire ?

— Non. Je veux dire que des membres de l'Aviation royale du Canada ont piloté les bombardiers canadiens provenant des bases aériennes canadiennes de Grande-Bretagne. Plusieurs escadrons canadiens ont participé au gigantesque bombardement de Dresde. Les Canadiens avaient également plusieurs escadrons au-dessus de Chemnitz, de Leipzig, etc. En mars 1945, un bombardier canadien s'est écrasé près de Chemnitz. Un aviateur canadien, qui s'en était probablement parachuté, fut fait prisonnier à Frankenberg et assassiné par les SS.

Cela piqua à vif ma curiosité. Lorsque j'habitais Frankenberg à la fin de la guerre, alors que j'avais presque quatorze ans, je n'avais





jamais entendu quoi que ce soit au sujet d'un Canadien — ni même à propos du Canada en fait.

Frankenberg est une ville montagnaise, située sur la Zschopau, une modeste rivière qui coule des monts Métallifères avoisinants. En 1945, la ville comptait environ seize mille habitants. En outre, Frankenberg hébergeait des milliers de réfugiés venant de l'Est, dont ma famille — ma mère, ma sœur et moi — qui avaient fui l'avance de la triomphante Armée rouge.

Bien que je sois né et que j'aie passé ma tendre enfance à Chemnitz, nous habitons à Kalisz depuis 1942. Kalisz se trouvait dans la région polonaise occupée par les troupes allemandes en 1939 et qui avait été annexée au « Grand Reich allemand ». Le plan d'Hitler était de « germaniser » la région entière. Ma mère avait suivi son appel vers l'Est. Une fois établie là-bas, elle a fait venir de Chemnitz toute notre maisonnée à bord d'un grand fourgon de déménagement. À Kalisz, j'ai fréquenté une école secondaire allemande, tout en servant dans la branche junior des Jeunesses hitlériennes, la *Jungvolk*. En janvier 1945, nous avons été forcés de nous sauver devant l'avance rapide de l'Armée rouge, en laissant derrière tous nos biens à l'exception d'un panier de blanchisserie en osier et de quatre valises. Nous avons été pris dans un long et misérable convoi de réfugiés, qui empruntait toutes routes praticables afin de se déplacer lentement vers l'ouest. Après un bref séjour dans un camp de fortune pour réfugiés à Dresde et dans les monts Métallifères, nous avons finalement trouvé refuge chez ma tante à Frankenberg.

À partir de février 1945, Frankenberg a également abrité des personnes exilées de Chemnitz, située à seulement quinze kilomètres à l'ouest. Avant la guerre, la ville industrielle de Chemnitz comptait une population de trois cent cinquante mille habitants. La ville avait été frappée plusieurs fois par les bombardiers alliés en février 1945. Le 3 mars, il y eut un autre raid majeur. Puis, dans la nuit du 5 au 6 mars, Chemnitz fut en grande partie détruite par un colossal ouragan de feu déclenché par une succession d'attaques aériennes. Chemnitz est l'endroit où je suis né et où j'ai passé les dix premières années de ma vie. Frankenberg fut notre refuge provisoire.

Après avoir conversé avec Ulrich Koch, j'ai recherché quelques sites Web. J'ai alors pris connaissance de quelques faits étonnants. Il disait vrai : les escadrons canadiens de bombardiers avaient joué un rôle significatif dans la destruction de ma ville natale ! Se pourrait-il qu'un Canadien ait été assassiné à Frankenberg alors que j'y avais vécu, et que je n'en eusse jamais entendu parler ? Cette nuit-là, j'ai eu de la difficulté à dormir. Les images de mars 1945 tournoyaient dans ma tête. Mes souvenirs de la fin de la guerre me sont revenus.





FRANKENBURG, PRINTEMPS 1945

17

Le lendemain, j'ai décidé d'approfondir ma recherche sur le cas de cet aviateur canadien. Je me suis senti obligé de tout apprendre sur les circonstances de ce meurtre. Je ressentais, d'une façon ou d'une autre, qu'il était profondément lié à ma propre histoire. J'étais certainement la seule personne au monde chez qui trois éléments étaient réunis : ma ville natale était Chemnitz, la cible même de l'aviateur ; j'habitais Frankenberg au moment du meurtre ; j'étais devenu un citoyen canadien.

De plus, comme j'étais un journaliste et que j'avais déjà publié huit livres, j'ai cru être en position privilégiée. Peut-être que je pourrais écrire sur cette histoire !

Au début, j'avais seulement espéré en découvrir plus au sujet de cette mystérieuse affaire. Selon Ulrich Koch et Ernst Rossberg, le nom de l'aviateur canadien demeurait inconnu. Par conséquent, mon premier objectif était de l'identifier. J'ai non seulement voulu connaître son nom, mais également en apprendre plus sur les circonstances de son décès. J'ai souhaité pouvoir trouver l'endroit où il était enterré et peut-être amener un certain réconfort à tous les membres encore vivants de sa famille. Graduellement, mon projet prit son propre élan. J'ai élargi l'ampleur de ma démarche. Dès le début, le cas s'était présenté à moi comme un mystère policier à l'envers. Mon défi n'était pas de découvrir les assassins, mais leur victime. À mes yeux, cela me semblait moins important de connaître les noms des meurtriers, dont je pouvais déjà deviner les motifs.

Je me suis souvenu du journal intime de ma mère que j'avais reçu après son décès en 1983. Y aurait-elle mentionné le meurtre de Frankenberg ? Bien que je n'en aie jamais entendu parler, j'ai pensé qu'elle aurait probablement décrit ce fait si elle l'avait connu. J'ai trouvé ses écrits pour l'année 1945. Malheureusement, elle n'avait pas tenu un journal intime, c'est-à-dire contenant des sentiments personnels. Rien que quelques notes quotidiennes, griffonnées sur un calendrier mal imprimé sur du papier de temps de guerre, de mauvaise qualité et jauni par le temps.

J'ai feuilleté les pages datant du début mars 1945 et j'ai été déçu par l'extrême concision de ses notes. En tant qu'adulte, elle avait certainement su reconnaître l'importance des événements dont elle avait été témoin, comme la chute du Troisième Reich et la fin de la Seconde Guerre mondiale. Naturellement, sa grande priorité était demeurée sa famille proche. Comme il aurait été enrichissant de pouvoir connaître aujourd'hui les pensées et sentiments qui l'animaient à l'époque ! Mais quoi qu'ils furent, elle ne les a pas exprimés dans son journal. Elle n'y a pas non plus mentionné le meurtre d'un aviateur canadien à Frankenberg. Ou bien elle n'avait pas entendu parler de lui, ou bien





elle a considéré la mort d'un homme — qui plus est celle d'un ennemi — trop insignifiante pour en parler, dans une période où, partout en Allemagne, des milliers de gens mouraient quotidiennement.

Deux jours après l'appel téléphonique d'Ulrich Koch, j'ai contacté D^r Steve Harris, chef de direction Histoire et Patrimoine, au ministère de la Défense nationale à Ottawa.

— Avez-vous jamais entendu parler d'un meurtre d'un aviateur canadien ?

Non, mais il m'a invité à venir consulter les archives de Holly Lane, conservées dans un bâtiment modeste d'une section assez morne de la capitale. C'est là que j'ai trouvé non seulement des documents concernant la participation de l'Aviation royale du Canada à la destruction de ma ville natale, Chemnitz, mais également un vieux dossier contenant des copies d'un rapport fascinant.

Le rapport avait été soumis au ministre de la Défense nationale canadienne par une unité militaire avec un nom prolix : *Unité canadienne de recherche de crimes de guerre sur divers crimes de guerre contre des membres des forces armées canadiennes dans le théâtre européen de l'opération, du 9 septembre 1939 au 8 mai 1945*, sous le sigle anglophone officiel CWCIU¹.

Plus tard, à Bibliothèque et Archives Canada, j'ai appris que cet organisme avait été établi à Londres en juin 1945. Il s'était penché principalement sur le procès intenté au SS Brigadeführer Kurt Meyer, tenu responsable de l'exécution de soldats canadiens en Normandie. Le rapport que j'ai trouvé datait du 30 mars 1946. Il décrivait le cas d'un meurtre à Frankenberg, tel que rapporté à l'unité canadienne six mois plus tôt par leurs homologues anglais, l'Unité britannique des crimes de guerre.

Sous le titre *Origine, Rapport sur atrocité et Enquête*, le commandant de l'unité, le lieutenant-colonel B.J.S. MacDonald, avait indiqué :

[le cas] concerne le meurtre d'un aviateur canadien, non identifié, par des civils allemands. Il a été impossible d'ouvrir une enquête, car la scène du crime se trouve en zone russe.

Selon le document :

[...] tôt en avril, un aviateur canadien a sauté en parachute à Frankenberg, Allemagne. Après sa capture, il a été placé sous la garde de la 4^e unité de réserve vétérinaire et d'entraînement

1. CWCIU (Canadian war Crime Investigation Unit), ici traduit par : UCECG (Unité canadienne d'enquête sur les crimes de Guerre).





FRANKENBURG, PRINTEMPS 1945

19

à Frankenberg. Cinq soldats de la 2^e compagnie de cette division, déguisés en civils, ont attaqué et battu la victime à la mort, alors qu'elle était escortée vers la gare de cette ville. La victime a été enterrée dans le cimetière de Frankenberg.

Les informations sur le meurtre étaient parvenues aux autorités britanniques par l'intermédiaire d'Alfred Hermann Paul, de Leipzig, qui « n'a pas vu la commission du meurtre, mais qui, le même jour, a vu le corps dont le crâne était complètement fracassé. » Paul a également fourni le nom d'un autre témoin possible, un D^r Katz (ou Kaatz), mais ni l'unité britannique ni l'unité canadienne n'ont tenté de le retrouver. Personne de l'unité britannique ne s'est déplacé vers Frankenberg pour interroger des témoins. Il est certain que les dirigeants des enquêtes canadiennes ne l'ont jamais fait non plus. Leurs informations étaient de seconde main.

Sous « disposition », le rapport conclut :

Puisque toute la scène du dit crime et les témoins sont dans la zone russe de l'Allemagne occupée, la recherche a été suspendue jusqu'à l'obtention des autorisations pour pénétrer dans la zone.

Cette conclusion n'est pas très convaincante. Il existe des preuves qu'on a permis à du personnel militaire américain et britannique de voyager dans la zone soviétique de l'Allemagne entre 1945 et 1948. Par exemple, aussi tard qu'en décembre 1948, on a permis à une unité britannique d'exhumer les tombes des soldats anglais et canadiens en Saxe et dans d'autres régions de l'Allemagne de l'Est, ainsi que de transférer les corps aux cimetières britanniques. Il est tout à fait probable que si la section britannique ou l'unité canadienne avaient décidé d'approfondir la question, les autorités soviétiques auraient permis la tenue d'une enquête.

J'ai remarqué que la date mentionnée dans le rapport (tôt en avril) ne correspondait pas à ce qu'Ulrich Koch m'avait communiqué, c'est-à-dire que le Canadien avait été assassiné le 6 mars 1945, le lendemain de l'important raid aérien du Bomber Command² sur Chemnitz. Également contradictoire était la présomption que le meurtre ait été commis par des « soldats déguisés en civils », plutôt que par les SS,

2. Les forces aériennes alliées étaient divisées en deux hauts commandements distincts : le Fighter Command, responsable des chasseurs et de la défense du territoire (principalement britannique), et le Bomber Command responsable des opérations de bombardements.





comme l'affirmait monsieur Koch. Plus tard, j'ai également déterminé que l'unité allemande postée à Frankenberg n'était pas une division, comme cela était décrit dans le rapport, mais un *abteilung* (seulement une unité de la taille d'un bataillon).

Frankenberg avait été une importante ville de garnison depuis le début du XVIII^e siècle. Un an avant que n'éclate la Première Guerre mondiale, la construction d'un grand complexe militaire appelé *diet Kaserne* (les casernes) a débuté. En juillet 1914, dix-huit imposants bâtiments avaient été construits. La construction s'est prolongée jusqu'en 1917, en partie avec l'aide de quatre cents prisonniers de guerre. À ce moment-là, les casernes ont abrité diverses unités d'infanterie et d'artillerie, ainsi qu'une école de formation de sous-officiers. Après que le Traité de Versailles eut ramené les forces armées de l'Allemagne à cent mille hommes, la garnison de Frankenberg fut réduite à un état squelettique. Quand Hitler a commencé à renforcer les forces allemandes, les baraques furent d'abord occupées par un régiment d'artillerie lourde. De 1936 à 1937, elles ont également abrité le 3^e bataillon SS de la division Tête de Mort, appelée Sachsen (Saxe), qui a fourni des gardes pour le camp de concentration avoisinant de Sachsenburg. En 1940, le régiment d'artillerie a été rebâti en unité de réserve et en bataillon de formation.

La raison pour laquelle j'ai habité à Frankenberg de février 1945 à juin 1946 a été indirectement liée aux casernes. Mon oncle, D^r Hans Brodauf, venait de recevoir son diplôme de médecine vétérinaire lorsque la guerre a éclaté. Il fut immédiatement enrôlé dans la Wehrmacht en tant qu'officier vétérinaire et on lui accorda le rang de second lieutenant. En 1941, il épousa la plus jeune sœur de ma mère. Il fut alors affecté à Frankenberg où, à cette époque, les baraques comprenaient d'imposantes écuries logeant beaucoup de chevaux. Les vétérinaires étaient attachés à une unité appelée *Fahnen Schmiede* (les forgerons militaires). Elle fournissait des soins vétérinaires et le service de maréchal-ferrant aux chevaux. Le rapport britannique et canadien de recherche de crimes de guerre était donc exact quand il stipulait que le bataillon comprenait une unité vétérinaire.

Après ma première visite aux archives du ministère de la Défense nationale, j'étais heureux d'avoir trouvé beaucoup d'informations sur la contribution du Canada au Bomber Command. J'avais également beaucoup appris sur le raid aérien de Chemnitz les 13 et 14 février 1945, le plus lourd exécuté contre cette ville jusque-là. Ma découverte la plus importante était la confirmation officielle du côté canadien que le meurtre de Frankenberg avait réellement eu lieu. Cependant, j'ai été fort désappointé de n'avoir pu trouver ni le nom de la victime ni les détails précis entourant le crime.



Malgré ses inexactitudes apparentes, le rapport de l'UCECG ne laissait aucun doute : quelqu'un à Frankenberg avait rapporté l'assassinat d'un aviateur canadien survenu peu avant la fin de la guerre. Le meurtre avait été porté à l'attention d'officiers militaires canadiens. Mais le cas avait simplement été classé. Les autorités militaires canadiennes et le gouvernement canadien avaient permis que le meurtre d'un prisonnier de guerre canadien soit oublié.

À partir des documents d'Archives Canada, j'ai appris plus tard que le UCECG avait mentionné le meurtre de Frankenberg non seulement dans le rapport que j'avais vu, mais également dans les rapports secrets de l'unité. À l'intérieur, le nom de la ville y avait été mal épilé, car, le 14 septembre 1945, on y retrouvait cette brève note : « [...] cas de FRANKENBURG rapporté au quartier général de l'unité ». Peut-être en raison du climat politique en pleine mutation, l'existence de l'unité fut de courte durée. Elle a été dissoute moins d'une année après sa création. Les dernières notes, de 22 mai 1946, étaient : « Tous les dossiers et équipements ayant été remis et inventoriés, l'unité a cessé d'agir à titre d'unité d'enquête sur les crimes de guerre. »

Au début, j'ai été accablé par les difficultés de la tâche que je m'étais imposée. Même les militaires britanniques et canadiens avaient abandonné leurs recherches et fermé le dossier. J'ai cherché à savoir si la division des Crimes de guerre du ministère canadien de la Justice — avec son important budget — aurait souhaité examiner le cas. Après tout, la victime était un Canadien, et un crime de guerre avait été commis contre lui. Cependant, je frappais à la mauvaise porte. Cette section avait été établie en 1987, à la suite du rapport de la commission d'enquête Deschênes sur les criminels de guerre, présenté à la Chambre des communes l'année précédente. Cette unité est toujours active. Cependant, enquêter sur les crimes commis contre des membres des forces armées canadiennes pendant la Seconde Guerre mondiale ne fait pas partie de son mandat ; celui-ci vise plutôt la recherche et la poursuite de présumés criminels de guerre résidant maintenant au Canada³.

3. Information fournie par Karen Loofs, coordonnatrice senior de recherche, ministère de la Justice du Canada.